DISSERTATION

N° 230.

SUR

LA MÉNAPHANIE,

OU

LA NON-APPARITION DES MENSTRUES CHEZ LES FILLES PUBÈRES;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR F.-A.-HIPPOLYTE LIÉBEAUX, de Paris,

Département de la Seine;

Bachelier ès-sciences.

La menstruation est dans la femme le signe, et pour ainsi dire la mesure de la santé; sans elle, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement. ROUSSEL.

« *Ego liberam medicinam profiteor : nec ab antiquis sum, neque à novis ; utrosque, ubi veritatem colunt, sequor.* »

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur*.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant*.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Président*.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	GAYOL, *Examinateur*. CHOMEL, *Examinateur*. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy, *Suppléant*.
Blandin, *Examinateur*.	Gibert.
Bouillaud, *Examinateur*.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON RESPECTABLE PÈRE,

MON GÉNÉREUX APPUI, MON PREMIER MAÎTRE ET MON PLUS TENDRE AMI;

A LA PLUS CHÉRIE COMME LA MEILLEURE

DES MÈRES.

Je vous dois tout : l'existence, les soins de l'éducation, les principes de l'honneur, les délices de mon sort, tous les charmes de ma vie. Puissiez-vous trouver dans l'hommage de mon travail un dédommagement de ce que vous avez fait pour moi !

A MON FRÈRE BIEN-AIMÉ.

Gage d'amitié et de dévouement sans bornes.

F.-A.-H. LIÉBEAUX.

A

MONSIEUR ESTIENNE,

Chevalier de l'ordre de la Légion-d'Honneur; ancien notaire à Paris.

Antè leves ergo pascentur in æquore cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces;
Antè, pererratis amborum finibus, exul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

VIRG., Eclog. 1.

Levius grati pignus amoris.

F.-A.-H. LIÉBEAUX.

DISSERTATION

SUR

LA MÉNAPHANIE,

OU

LA NON-APPARITION DES MENSTRUES CHEZ LES FILLES PUBÈRES.

Considérations générales sur la menstruation.

Dans le plus grand nombre des femmes, l'aptitude à la génération ou la fécondité est marquée par un écoulement sanguin périodique, qui a lieu par la face interne de l'utérus, et qui est une véritable exhalation sanguine; il porte les noms de *règles*, de *menstrues*, de *menstruation*, etc., parce qu'il revient assez régulièrement tous les mois. Cependant, bien des femmes ont leurs règles tous les quinze jours, d'autres tous les deux mois, d'autres à des époques qui n'ont rien de fixe, d'autres enfin ne sont jamais réglées.

Quelques signes particuliers, tels qu'un sentiment de pesanteur

dans les lombes, de lassitude dans les membres, de picotement, de douleur dans les mamelles, annoncent l'approche des règles. Cette apparition est quelquefois marquée par des accidens beaucoup plus graves; d'autres fois l'écoulement s'établit brusquement sans aucun indice précurseur.

La durée totale de l'écoulement, son mode, la quantité de sang exhalée, la couleur, la consistance de ce sang ne sont pas moins variables. Chez quelques femmes, la quantité du sang menstruel est considérable, s'élève à plusieurs livres; les règles durent huit ou dix jours sans discontinuer; le sang a toutes les qualités artérielles : chez d'autres, à peine sort-il quelques gouttes d'un sang tantôt aqueux et déporuvu de fibrine, et qui d'autres fois a toutes les apparences de sang veineux; l'écoulement dure à peine un jour, ou se suspend à diverses reprises.

Tant que dure la menstruation, les femmes sont d'une susceptibilité extrême, le moindre bruit les effraie, la moindre contrariété les affecte, elles sont plus irascibles.

La régularité ou l'irrégularité du retour des règles, la nature et la quantité du sang évacué, la durée de l'évacuation sont étroitement liées avec l'état de santé ou de maladie de la femme, et méritent toute l'attention du médecin.

On s'est assuré, par l'ouverture de cadavres de femmes mortes pendant l'époque de leurs règles, que le sang s'échappe de la face interne de la matrice, dont les vaisseaux ont été trouvés rouges et remplis de sang, qu'il était facile de faire couler dans la cavité de l'organe par une légère pression. Cependant on ne peut pas se refuser d'admettre que dans quelques cas le sang menstruel coule non de l'utérus, mais de la surface du vagin.

Quoique presque toujours l'écoulement menstruel se fasse par l'utérus, cet organe n'est cependant pas exclusivement destiné à le produire : souvent des femmes ont été réglées par la membrane muqueuse du gros intestin, de l'estomac, du poumon, de l'œil, etc.

Les divers points de la peau donnent aussi quelquefois issue au sang des règles; ainsi on a vu le sang sortir tous les mois par un ou plusieurs doigts, par la joue, la peau de l'abdomen.

Plusieurs auteurs ont cherché à expliquer la cause des règles ; mais toutes ces explications ne sont que des hypothèses plus ou moins spécieuses. Le plus grand nombre établit cette cause dans la pléthore. Cette opinion, qui était celle de *Galien*, ne fait qu'éluder la question; le problème est encore à résoudre. Nous nous bornerons à classer l'évacuation menstruelle parmi les autres hémorrhagies actives, et à la regarder comme une suite ordinaire de l'irritation générale des parties.

L'époque à laquelle se fait la première menstruation arrive dans nos climats vers treize à quatorze ans; elle est plus tardive dans le nord et plus précoce dans les pays chauds. Dans les régions équatoriales, les filles sont souvent nubiles à sept ou huit ans. Vers cinquante ans, plus tard dans le nord, plus tôt dans les pays chauds, les règles cessent, et avec elles finit l'aptitude à la génération. Cette époque, nommée *âge de retour*, *temps critique*, est quelquefois marquée par le développement de maladies graves. Mais il a été reconnu par des relevés de mortalité faits avec beaucoup de soins que cette époque de la vie, loin de leur être fatale, comme on l'a cru longtemps, est, au contraire, un temps où la mort semble les ménager, pour porter ses rigueurs sur les hommes.

Ce que nous venons de dire sur la menstruation souffre de nombreuses exceptions. Des jeunes filles ont quelquefois conçu avant d'être réglées; des femmes chez qui les règles avaient cessé à l'époque ordinaire les ont vues reparaître et sont devenues mères; enfin, des femmes chez qui la menstruation ne s'est jamais montrée n'en ont pas été moins fécondes.

De la puberté.

Pour arriver de la naissance à la mort naturelle, la femme parcourt différentes périodes, pendant la durée desquelles elle est soumise à des révolutions plus ou moins remarquables. Ces périodes sont marquées par le développement successif de certains organes et par un changement manifeste dans le système entier de ses facultés physiques et morales. Mais de tous les phénomènes qui caractérisent chacune d'elles, il n'en est pas de plus remarquables que ceux qui signalent l'époque de la puberté, puisque c'est alors que la jeune fille commence à jouir de tous les attributs qui caractérisent son sexe. Si nous la considérons, en effet, dans l'enfance, nous la voyons présenter avec l'homme une identité de traits, d'allure et de fonctions, et ne différant de lui que par la nature de ses organes sexuels. L'un et l'autre éprouvent les mêmes maladies, les mêmes besoins, parce que le moment n'est pas encore venu où la nature, travaillant pour la reproduction de l'espèce, imprime à chaque sexe ces traits frappans et caractéristiques qui établissent entre eux une dépendance mutuelle. Mais aussitôt que la révolution des années a amené cette époque, tout change, tout prend alors chez elle une nouvelle vie.

Dans tous les pays, la femme parvient la première à l'époque de la puberté. On pourrait en chercher la cause dans une disposition morale plus précoce, une sensibilité plus exquise dans la faiblesse et la petitesse de ses organes : en effet, la nature, ayant moins à fournir pour le complément d'organes plus petits, doit nécessairement les faire parvenir à leur entier degré d'accroissement dans un plus court espace de temps. L'épanouissement de la beauté et les grâces semblent en quelque sorte demander moins de travail et de temps que les attributs de la force et de la grandeur n'en réclament pour leur entier développement.

Orageuse et brillante, cette période de la vie chez les femmes s'an-

nonce par des phénomènes physiques et moraux qui frappent l'œil le moins observateur. Un des signes les plus caractéristiques de la puberté, c'est la menstruation, qui se fait de douze à quinze ans dans nos climats, selon le tempérament, l'éducation et le genre de vie.

Les règles ne sont point un phénomène local et isolé; elles sont l'annonce, les compagnes de la puberté ; c'est un mouvement essentiel et général de la vie de la femme; tout annonce en elle une nouvelle vie, une nouvelle existence : l'utérus et le sein deviennent deux centres de vitalité qui vont maîtriser désormais toutes les autres parties de l'organisme.

Depuis Hippocrate, qui a dit : *Mulier propter uterum tota morbus est*, et Vanhelmont : *Propter solum uterum mulier est id quod est*, tous les médecins ont reconnu l'influence que l'utérus exerce sur toute l'économie de la femme. Il est comme le centre autour duquel se meuvent ses penchans, ses désirs et ses affections. En voyant cet organe dans le premier âge de la vie, on croirait difficilement qu'il puisse devenir un jour le siége d'une des principales fonctions de l'économie animale. Très-petite à cette époque, la matrice semble ne participer qu'à la vie générale, et son accroissement jusqu'au moment où elle doit jouer un si grand rôle est peu considérable. Mais la voix de la nature se fait entendre, une impulsion vive et prompte lui est communiquée. Un développement rapide en est la suite; alors elle acquiert à peu près le volume qu'elle doit conserver toute la vie, hors le temps de la grossesse. Les anatomistes anciens et modernes en ont parlé d'une manière qui ne laisse rien à désirer; nous ne les suivrons point dans la description qu'ils en ont faite.

Les seins, jouissant d'un surcroît d'énergie, se développent, et se trouvent disposés à une sécrétion particulière ; le tissu cellulaire s'amasse autour de la poitrine; il arrondit le cou, lie les traits du visage, qui prend une expression nouvelle, va se perdre vers les épaules, et se prolongeant vers les bras, leur donne ces contours fins,

déliés et moelleux qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les mêmes changemens s'effectuent dans les membres inférieurs. Le duvet qui recouvre le mont de Vénus et le pourtour de la vulve prend de la consistance; les parties génitales augmentent de volume. Cependant la vulve se rétrécit sensiblement, ce qui dépend probablement du tissu cellulaire des grandes lèvres, qui devient plus abondant. La matrice, qui jusqu'alors était plongée dans une sorte de sommeil, se réveille, accroît son énergie et l'étendue de son empire, et devient le centre de nouvelles sensations, dont l'irradiation, se transmettant au cerveau, est le germe de passions jusqu'à ce moment inconnues. Pour la jeune fille que la nature a privée de la beauté, l'époque de la puberté est toujours favorable; on connaît ce vers de La Chaussée :

« A quinze ans, on est du moins jolie. »

« Alors tout s'anime dans la femme; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression; tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille dans sa personne. De ce nouvel état il résulte en elle une abondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer; elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle semble appeler le plaisir à son secours. » (*Roussel.*) Sa vie, jusqu'alors innocente et tranquille, éprouve du trouble et de l'agitation; honteuse et timide, elle est en proie à des désirs dont elle ignore et la cause et l'objet. Auparavant, étourdie, légère, et comme étrangère aux lois de la pudeur, elle semble maintenant en sentir le besoin par instinct; elle perd cette franchise, ce naïf enjouement auquel elle s'abandonnait avec les hommes; un sentiment inconnu qu'ils lui inspirent la rend plus réservée; elle éprouve cet embarras timide qui fait le charme des

femmes honnêtes. Ces jeux, qui naguère faisaient ses délices, lui deviennent insupportables, tant ses goûts sont changés; elle devient mélancolique, et paraît plongée dans cette espèce de rêverie vague qui rappelle ce vers charmant de Voltaire :

« Ne pensant point, mais cherchant à penser. »

Elle aime la solitude, y verse des larmes, et s'en demande en vain la raison; son cœur, entraîné par un besoin nouveau et impérieux, cherche l'objet qui doit le fixer; son imagination, embellie et exaltée par le besoin d'aimer, découvre une carrière inconnue : elle s'y précipite avec toute l'impétuosité de la jeunesse.

Des signes non équivoques annoncent que la menstruation est sur le point de s'établir : ces signes sont *locaux* ou *généraux*. Les parties génitales deviennent le siége d'un prurit plus agréable qu'incommode; des douleurs se font sentir dans les lombes. La femme éprouve des lassitudes dans les membres; viennent ensuite des frissons irréguliers, des vertiges, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles. Les excrétions et les sécrétions offrent des anomalies remarquables; tantôt ce sont différentes hémorrhagies, telles que épistaxis, hématémèse, hémoptysie; la salivation est plus rare et plus abondante; il y a diarrhée ou constipation, incontinence d'urines; enfin les sueurs sont diminuées ou augmentées; le sommeil est interrompu par des rêves fatigans. La femme ressent des bouffées de chaleur qui lui montent au visage; celui-ci devient rouge, on y aperçoit plusieurs boutons; la peau se couvre d'efflorescences. Si la jeune fille est pléthorique, le pouls devient dur, rebondissant, la fièvre s'allume; elle a tous les caractères de la fièvre inflammatoire. Cependant ce violent orage touche à sa fin; quelques gouttes de sang vont couler, et tout rentrera dans le calme et l'ordre naturel. Cette jeune fille, naguère si souffrante, si abattue, est maintenant plus vive et plus alerte; son corps est plus dispos, son esprit plus léger; le coloris des grâces et

de la santé brille sur son visage ; des traits de feu partent de ses yeux. L'écoulement sanguin est précédé quelquefois d'un flux séreux; le sang ne paraît qu'en petite quantité, et ce n'est qu'au bout d'un temps assez long que la menstruation s'établit d'une manière régulière. La première éruption des règles est suivie d'un intervalle plus ou moins long, selon le tempérament, la constitution et la manière de vivre de l'individu : après quoi, la nature s'habitue peu à peu à ce genre de fluxion. Dans ces cas, le médecin a peu de chose à faire; il ne doit qu'aider la nature par quelques-uns des moyens que nous indiquerons plus bas.

La menstruation est un des signes les plus certains de la fécondité, et une fois qu'elle est établie, la jeune fille est apte à devenir mère. *P. Franck* fait judicieusement observer qu'il ne suffit pas pour constituer la puberté que l'utérus devienne le siége d'une excrétion sanguine périodique, puisque les exemples de femmes qui ont conçu sans avoir été réglées ne sont pas très-rares, qu'on en a même vu qui n'étaient réglées que pendant leur grossesse, mais qu'il faut aussi que les autres appareils aient acquis le degré d'accroissement et de consolidation nécessaire pour que la femme puisse mettre au monde un enfant robuste, capable de remplir par la suite les devoirs que la société lui impose.

De la ménaphanie.

La plupart des lésions menstruelles étant désignées par un seul mot, telles que la dysménorrhée, la ménostasie, l'aménorrhée, etc., pour exprimer la difficulté, la rétention et la suppression des règles, nous proposons d'appeler la non-apparition des menstrues *ménaphanie*, du grec, μην, μηνος, *mois*, de *a privatif*, et de φάνεια, *apparition*, de φαίνω, *je parois*.

Si chez quelques jeunes filles l'établissement du flux menstruel a lieu naturellement, comme nous venons de le dire, chez un grand

nombre d'autres, il se manifeste des accidens assez graves pour réclamer toute l'attention du médecin.

Pendant les jours qui précèdent immédiatement l'écoulement des menstrues, la matrice entre dans un véritable état de turgescence, que *Mauriceau* et d'autres ont reconnu à l'ouverture des cadavres, et que d'ailleurs il est facile de reconnaître sur le vivant. La partie de l'utérus qui est accessible au doigt par le vagin est légèrement tuméfiée; l'orifice est plus étroit, ce qui indique la tuméfaction des parois du corps; les lèvres du museau de tanche ont plus de chaleur, leur couleur est plus rouge. La dissection des cadavres a aussi montré les veines utérines et celles de l'ovaire distendues par le sang, et si l'on s'en rapporte à *Targioni*, les ovaires eux-mêmes sont gonflés. Ces caractères montrent bien que l'utérus est dans un état de fluxion. Pendant la menstruation, il est évidemment le siége d'une congestion, qui y fait affluer les liquides de toutes parts; il entre dans une sorte d'érethisme, il éprouve une irritation assez intense, surtout si la jeune fille est robuste et d'un tempérament sanguin, irritation qui se manifeste par des symptômes locaux et généraux, à cause des nombreuses sympathies de la matrice. Ces accidens, que nous allons énumérer, paraissent quelquefois dus à la pléthore sanguine qui surexcite l'économie, et ils se calment par des émissions sanguines.

On observe un écoulement blanchâtre ou légèrement teint de sang par les parties génitales, qui sont tendues et tuméfiées; douleur derrière le pubis, aux aines, aux lombes, dans la cavité abdominale, surtout pendant l'excrétion de l'urine et des matières fécales; gonflement, démangeaison des seins; chaleur vive à l'épigastre, nausées, vomissemens, inappétence ou appétit bizarre; yeux cernés, abattus, quelquefois rouges et injectés; céphalalgie, vertiges, pandiculations, respiration difficile, toux, palpitations, rougeur de la peau, surtout de celle de la face, qui se couvre fréquemment d'éruptions; enfin on observe tous les symptômes d'une fièvre inflammatoire, dont le point de départ paraît être l'utérus, et à laquelle quelques auteurs ont donné le nom de *fièvre menstruelle.*

Chez les femmes nerveuses, ces symptômes inflammatoires sont ordinairement moins prononcés; mais il survient des convulsions, des migraines, des symptômes d'hystérie, d'hypochondrie, de mélancolie, etc.

Lorsque ces accidens n'ont pas acquis un trop haut degré d'intensité, ils cessent après quelques jours, pour se renouveler après un certain temps correspondant à l'époque où les menstrues devraient paraître; mais si la jeune fille est très-sanguine, qu'elle ait quelque organe disposé à contracter une inflammation, ou bien encore si des médicamens excitans, de prétendus emménagogues ont été administrés malgré les indications contraires qui se présentaient, alors les accidens augmentent, une phlegmasie se dessine, se déclare; et si une médication appropriée n'est pas de suite mise en usage pour la combattre, elle vient terminer une vie qui aurait peut-être été conservée par de simples soins hygiéniques.

Ce sont le plus ordinairement des phlegmasies de la matrice et du péritoine qui se déclarent. *Franck* dit avoir vu dans des cas semblables des lambeaux pseudo-membraneux mêlés au sang des règles; à leur suite surviennent des hydropisies abdominales, des anasarques actives, puis des engorgemens des viscères abdominaux, qui se rencontrent chez les jeunes filles que leur santé antérieure semblait mettre à l'abri de semblables maladies.

Dans cet état général d'excitation, les règles peuvent se faire jour par des voies insolites, et s'établir même d'une manière régulière et périodique; elles ont reçu dans ce cas le nom de *règles déviées*. C'est une sorte d'aberration de la force exhalante, qui, détournée du système utérin, erre dans l'économie, et s'arrête sur tous les points où elle est appelée par une action sympathique de la matrice ou par une irritation quelconque. Les auteurs citent un grand nombre d'observations dans lesquelles on les voit couler par le nez, les points lacrymaux, les gencives, la peau, les muqueuses gastro-intestinale, urinaire, mais surtout par la muqueuse pulmonaire, principalement

quand il existe soit une bronchite chronique, soit des tubercules, qui font alors des progrès rapides et entraînent bientôt la malade au tombeau. On a énuméré un grand nombre de maladies comme produites par la non-apparition des règles. Faisons remarquer que, le plus souvent, les altérations existaient toujours déjà, qu'elles ne font qu'acquérir une intensité nouvelle, et qu'elles sont plutôt la cause que l'effet de la ménaphanie, qui vient elle-même compliquer et aggraver l'état de la jeune malade. D'un autre côté, on voit aussi à cette époque des maladies jusqu'alors rebelles à tous les secours de l'art se guérir d'elles-mêmes. Le médecin doit accorder une grande attention à ces différens cas, qui exigent des modifications dans le traitement et dans le prognostic, dont la gravité doit être proportionnée à celle de l'altération organique.

D'autres fois les règles n'ont lieu d'aucune manière; mais elles sont remplacées par quelque évacuation d'une autre nature, telle qu'un flux séreux abondant par la muqueuse intestinale, une suppuration excessive par un ulcère ou un exutoire artificiel existant antérieurement. Ces évacuations peuvent devenir périodiques, et la santé de la femme peut n'éprouver aucune atteinte tant qu'elles ont lieu.

Il peut arriver chez de jeunes filles extrêmement faibles, d'un tempérament lymphatique, ou affectées de scrophules, que la congestion utérine soit très-peu considérable, ou même qu'elle ne s'opère pas. Quelques phénomènes nerveux viennent, pour l'ordinaire, se joindre à cet état de débilité; alors la figure est pâle et décolorée, les yeux ternes et languissans, le pouls lent et sans force; quelques palpitations se font sentir; les digestions se font mal; la jeune fille désire des substances extraordinaires, indigestes, ou même qui ne peuvent nullement servir à la nutrition. Il y a quelquefois écoulement blanc par les parties génitales, tristesse, apathie, amour du repos, etc. C'est à ce groupe de symptômes, groupe qui ne constitue point une maladie particulière et identique, que les auteurs

ont donné le nom de *chlorose*, *pâles couleurs*, *fièvre blanche*, etc. Cet état, qui peut se rencontrer dans tous les âges, même chez les jeunes garçons, peut être le résultat d'un vice d'organisation primitif ou de l'action des différentes causes de débilité générale, telles qu'une mauvaise nourriture, une habitation dans un climat froid et humide, une vie oisive, un amour malheureux, etc., etc. La chlorose a pour cause un état d'atonie ou de faiblesse générale d'où dépend la lenteur ou le retard que la nature met à compléter l'organisme chez la femme : elle exige une thérapeutique spéciale que nous exposerons plus bas avec détail.

Enfin les règles peuvent, ayant lieu à la surface interne de l'utérus, être retenues dans la cavité de ce viscère ou dans la partie supérieure du vagin par un obstacle mécanique congénial ou accidentel, toujours facile à reconnaître. Ce cas, qui nous paraît seul mériter le nom de *rétention* des règles, que quelques auteurs donnent indistinctement à leur non-apparition ou à leur suppression, peut donner lieu à de fâcheuses méprises, en simulant les phénomènes de la grossesse. La seule indication à remplir est d'enlever l'obstacle qui s'oppose à la sortie du sang. Si l'hymen est imperforé, on y fera une incision cruciale, on détruira avec le bistouri l'adhérence des parois vaginales, soit entr'elles, soit avec l'orifice extérieur de l'utérus. Immédiatement après ces opérations, il s'écoule une quantité plus ou moins considérable de sang noir et fétide. On préviendra une nouvelle occlusion par l'emploi de mèches, ensuite d'un corps gras. On agirait contre les tumeurs osseuses, les polypes, les hernies vaginales, l'antéversion de la matrice (notée par *Hippocrate*), qui peuvent produire le même accident, en suivant les indications particulières que réclament ces différentes maladies.

Quand le médecin est appelé auprès d'une jeune fille de douze à quinze ans, qui présente quelques-uns des phénomènes que nous avons énoncés plus haut, il doit en conclure que la nature veut

établir l'écoulement menstruel, et les moyens qu'il mettra en usage devront tendre à l'aider dans son action.

Si les symptômes qu'il observe ne sont pas graves, que le pouls ne soit pas trop plein, la face trop rouge, etc., il devra se contenter d'ordonner des pédiluves simples ou rendus légèrement irritans par une dissolution de cendres ou de savon. Ils seront pris aussi chauds que la malade pourra les supporter, et maintenus au même degré pendant tout le temps de l'immersion. Nous croyons les pédiluves simples plus efficaces que ceux qui sont sinapisés. La moutarde agit d'une manière trop prompte et trop superficielle pour produire pleinement l'effet que l'on veut obtenir dans ce cas. Ces bains de pieds seront répétés deux ou trois fois dans la journée. En même temps, si les parties génitales sont douloureuses et tuméfiées, des fomentations émollientes, des bains de siége tièdes, des lavemens émolliens seront prescrits, ainsi qu'un léger exercice, une température modérée, un régime végétal. On défendra avec soin le vin, le café, le thé, etc., qui sont souvent employés en pareille circonstance. Si l'écoulement était sur le point d'avoir lieu, ces seuls moyens peuvent suffire pour le faire paraître, on les suspend alors, en se bornant aux soins hygiéniques ; on se tient prêt à les remettre en usage si les menstrues ne paraissent pas naturellement à l'époque suivante. Mais souvent les accidens s'exaspèrent, et les règles ne paraissent point; il faut alors en venir aux saignées locales, qui peuvent être faites au moyen des sangsues et des ventouses. Si, comme cela arrive ordinairement, on préfère les sangsues, on les appliquera au nombre de dix à vingt, selon la constitution de la malade, soit à la partie interne et supérieure des cuisses, soit à l'anus, et mieux encore à la partie interne des grandes lèvres. On conçoit que de cette manière le dégorgement doit être et plus prompt et plus complet; mais il faut souvent beaucoup de peine pour vaincre la répugnance que les jeunes malades apportent à l'emploi de ce moyen. On fera saigner la piqûre au moyen de lotions émollientes, ou en les exposant à la

vapeur de l'eau chaude. On peut, si besoin est, répéter le lendemain l'application des sangsues, en les mettant toutefois en moins grand nombre. Enfin, si les accidens étaient intenses, que la jeune fille fût pléthorique, menacée d'une phlegmasie ou d'une hémorrhagie, le médecin devrait recourir à la saignée générale, qui serait faite plutôt au pied qu'ailleurs. Cette saignée, outre qu'elle a l'avantage d'attirer le sang vers les parties inférieures, a aussi celui de faire cesser l'éréthisme qui existait dans toute l'économie, et principalement dans les vaisseaux utérins : alors le sang coule sans peine et sans douleur, et vient encore ajouter au soulagement qu'avait procuré la saignée.

Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails du traitement approprié aux différens accidens et complications qui peuvent accompagner la première menstruation; cela serait inutile. Nous poserons seulement ces principes :

1°. Que s'il existe une affection locale peu grave, telle qu'une hémorrhagie légère, une éruption cutanée, etc., affection évidemment due à la non-apparition du flux menstruel, le médecin doit plus s'occuper de le faire paraître que de combattre l'affection locale, qui cessera d'elle-même lorsqu'il sera parvenu à son but.

2°. Que si cette affection locale est grave, le médecin, tout en la combattant par des moyens appropriés à sa nature, devra aussi faire ses efforts pour établir les menstrues, dont l'apparition ne pourra que concourir d'une manière efficace à la guérison de l'affection locale.

Si au lieu d'être sanguine, comme nous venons de le supposer, la jeune fille était nerveuse, qu'elle eût des convulsions, etc., on conçoit que de légers antispasmodiques, tels que l'infusion de tilleul, de camomille, de mélisse, l'eau de fleur d'oranger, celle de laitue, des clystères dans lesquels on ferait entrer l'opium, le camphre, le musc, les bains tièdes généraux, seraient alors les moyens

indiqués, et ceux qui devraient être associés aux remèdes locaux que nous avons proposés.

Dans les différens cas que nous venons d'examiner, nous voyons qu'il ne faut jamais employer, ou du moins sans une extrême prudence, les excitans généraux, les purgatifs, connus sous le nom d'*emménagogues*, et dont quelques praticiens font un si fréquent usage; car, de l'aveu même des auteurs de matière médicale, on ne peut admettre de médicamens ayant pour unique propriété de faire couler les règles, et ils ne sont efficaces qu'autant que la nature a déjà opéré la congestion utérine, et, dans ce cas, les moyens locaux suffisent. On peut d'ailleurs se faire facilement une idée des inconvéniens de ces médicamens portés sur des organes aussi impressionnables que ceux de la jeune fille, déjà disposée par les circonstances actuelles à contracter quelque phlegmasie. L'expérience prouve, au reste, journellement ces inconvéniens. Les médicamens qui sont principalement cités comme emménagogues sont: la rue, l'armoise, l'absinthe, l'aristoloche, la sabine, l'aloès, l'ellébore, la coloquinte, etc. Parmi ceux qu'on pourrait employer dans quelques circonstances, je citerai le safran, dont la matière colorante paraît avoir une action particulière sur l'utérus propre à favoriser l'écoulement des menstrues, et à calmer les douleurs qui les précèdent si souvent: on l'administre en infusion, dont on prend plusieurs verres par jour, à la dose de deux gros dans deux livres d'eau bouillante. M. *Home* a préconisé la garance comme un emménagogue très-efficace, et il paraît qu'elle a réussi à quelques autres praticiens.

Nous arrivons au dernier cas que nous avons supposé, celui où la jeune fille est faible et chlorotique; c'est moins alors par les ressources pharmaceutiques que par le sage emploi des moyens de l'hygiène que le médecin doit mettre la nature en état d'opérer la congestion menstruelle. Nous allons indiquer les moyens à mettre en usage, en avertissant qu'il faudrait leur faire subir des modifications selon les circonstances occasionelles, et quelquefois on est même obligé d'en lais-

ser plusieurs de côté, à cause de la répugnance invincible que la jeune malade apporte à leur emploi.

La jeune fille devra être transportée dans une habitation agréable, où elle puisse respirer un air frais, sec, vif, du moins autant qu'elle pourra le supporter. Les voyages sont très-utiles dans la belle saison, lorsque la position sociale de la malade permettra de les ordonner; car, outre l'agréable distraction et l'exercice qui les accompagnent, ils procurent un changement d'air nécessaire, puisqu'on sait qu'après un certain temps l'habitude émousse l'action des agens extérieurs sur l'économie animale. Les voyages aux eaux minérales sont particulièrement indiqués; on pourrait conseiller celles de Bagnères, de Barrèges, Enghien, Aix en Savoie, Louech (Valais). Ces eaux sont principalement hydro-sulfureuses. Il est à remarquer que les eaux ferrugineuses, qui conviennent spécialement dans le cas qui nous occupe, sont presque toutes situées dans des endroits humides et marécageux, ce qui est une contr'indication d'aller les prendre à leur source. Les bains de mer produiraient aussi des effets très-avantageux. L'exercice à pied, en voiture ou à cheval, est indiqué; ce dernier surtout fortifie beaucoup les organes génitaux par les secousses qu'il détermine.

Je ne saurais passer sous silence ce qui regarde l'hygiène des vêtemens. Ils devront être en rapport avec la température extérieure, larges de manière à permettre aux mouvemens de s'exécuter avec facilité. Il faudrait surtout bannir ces corsets, qui empêchent non-seulement les mouvemens latéraux du tronc, mais aussi ceux de la respiration, qui doit être pleine et entière, afin que l'hématose le soit aussi. En outre, ils compriment et tiraillent les seins, refoulent les viscères abdominaux, et peuvent eux seuls produire des altérations organiques mortelles.

Les alimens devront être nourrissans et faciles à digérer; ils consisteront principalement en bouillons et viandes rôties. De temps en temps, un peu de gibier ne pourra être que convenable. Pendant le repas, du vin généreux, et après, du café pur en quantité modérée,

faciliteront les digestions, augmenteront le ton de l'estomac, et produiront sur l'utérus une réaction favorable. Si la langueur et la faiblesse étaient portées très-loin, on ordonnerait pendant la journée, et spécialement avant les repas, des toniques, tels que l'infusion, la décoction ou le sirop de quinquina; on pourrait y ajouter un peu de rhubarbe, les préparations ferrugineuses, etc.

Les influences morales méritent une attention tout au moins aussi sérieuse que les divers moyens que nous venons de passer en revue, c'est surtout dans ces affections morales que le médecin a besoin d'user de la plus grande sagacité. Souvent une jeune fille est tourmentée par un amour violent; il en résulte le plus grand désordre; les fonctions languissent, les menstrues ne paraissent point : de quoi serviraient ici toutes les drogues de nos pharmaciens?

Nullis est amor medicabilis herbis!

Les tendres consolations d'une mère prudente et éclairée, ses conseils, plus indulgens que sévères, voilà les moyens qui pourront arrêter le mal dans sa source. C'est sans doute dans des cas semblables qu'*Hippocrate* insistait beaucoup sur le mariage. Dans un grand nombre de cas, il est très-avantageux, surtout lorsqu'on peut satisfaire par là une inclination naturelle, et lorsque la faiblesse n'est pas portée assez loin pour faire craindre que la femme ne puisse supporter la grossesse et l'accouchement. *Franck* dit avoir vu survenir, la première nuit des noces, un flux menstruel que l'on avait vainement tenté d'obtenir jusqu'alors.

On prévient d'ailleurs par ce moyen l'hystérie, la mélancolie, la nymphomanie et les autres affections qui peuvent être la suite de violens désirs comprimés.

Il n'est pas besoin de dire que si le médecin était consulté, il ne devrait pas attendre l'âge de la puberté pour mettre en usage les moyens que nous venons d'indiquer, et qu'il serait plus rationnel de

s'y prendre d'avance pour mettre la nature en état d'opérer seule l'établissement du flux menstruel à cette époque.

Tel est le sujet de mon sixième examen : heureux si mes juges me trouvent digne de leurs honorables suffrages ! Puissent-ils ne voir dans ce faible essai que les germes d'une émulation disposée à tout sacrifier pour les intérêts de la science et de l'humanité !

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Suffitus aromatum muliebria ducit : sæpiùs autem et ad alia utilis esset, nisi capitis gravitates induceret. *Sect.* 5, *aph.* 28.

II.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Ibid.*, *aph.* 32.

III.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

IV.

Mulieri menses decolores, neque secundùm eadem semper prodeuntes, purgatione opus esse significant. *Ibid.*, *aph.* 36.

V.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

VI.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

VII.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt; non prodeuntibus, ab utero morbi fiunt. *Ibid.*, *aph.* 57.